



Communication & Influence

N°169 - Octobre 2025

Quand la réflexion accompagne l'action

Le soft power discret des classes populaires, quand *Périphéria* s'impose à *Métropolia* : le décryptage de Christophe Guilluy

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois *Communication & Influence*. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

*"Je parle de soft power parce que les grandes thématiques qui s'imposent aujourd'hui sont celles portées par les gens ordinaires depuis des décennies. Elles reposent sur quatre points-clés : réindustrialisation, territoires, insécurité, immigration." Connue pour avoir renouvelé en profondeur la géographie sociale - avec notamment ses travaux sur la "France périphérique", où vivent les trois quarts des nouvelles classes populaires - Christophe Guilluy vient de publier *Métropolia* et *Périphéria* (Flammarion, 2025). Il y défend l'intérêt général et se fait le porte-voix de ces "dépossédés" qui se sentent évincés de leur propre pays. Pour lui, on "a survolidé le concept de métropolisation, avec cette idée que les individus qui n'adhéreraient pas à ce narratif devaient être jetés hors du cercle de la raison. A mes yeux, à l'inverse, ce que l'on appelle aujourd'hui le populisme est le mouvement de la raison."*



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Christophe Guilluy rappelle "qu'en règle générale, pour survivre, quel que soit le temps et le lieu, les élites restent connectées à leur majorité ordinaire. C'est vrai pour la Chine comme pour l'Inde. Un pays cohérent est un pays où les élites politiques s'abreuvent à ce que j'appelle l'âme du peuple." Ce que sut faire en son temps en France le général de Gaulle.

L'enfermement des élites d'aujourd'hui, que vous évoquez dans vos différents essais, n'est pas seulement territorial, il est aussi mental. Comment expliquez-vous ce déni permanent du réel et cet enfermement cognitif ?

On parle là au bas mot d'un bon quart de siècle d'enfermement. Lorsque l'on a commencé à envisager un pays sans usines et à tout miser sur la financiarisation, un pli était pris. On optait là en faveur d'une tertiarisation du pays, conduisant à une métropolisation et, à la fin des fins, à une hyperconcentration, pas seulement des élites mais plutôt des catégories

supérieures de la société. D'emblée, une précision : quand je dénonce le rôle néfaste des "élites", je cible celles d'aujourd'hui – économiques, politiques, culturelles, etc. Ce ne fut pas toujours le cas.

Regardez le cinéma français. En 1938, Jean Renoir produit *La Bête humaine*, un hommage à la classe ouvrière et au Front populaire de l'époque, avec toute la complexité du personnage incarné par Jean Gabin. On a là une représentation somme toute transcendante et positive de ce qu'est la nation, le peuple français. *A contrario*, on a le cinéma contemporain, parisien donc métropolitain, qui ne parle



www.comes-communication.com

qu'à lui-même, souvent produit dans des salles vides. Si l'on file la métaphore, le petit monde politique d'aujourd'hui est devenu une sorte d'objet d'art contemporain, s'agitant devant une salle électorale quasiment vide. Le schéma ici est identique. Le mécanisme ? On va déléguer à l'Inde ou à la Chine les tâches industrielles et l'on va se réserver la valeur ajoutée de la globalisation. Or, clairement, cela n'a pas fonctionné. Et l'on voit aujourd'hui *Métropolia* s'effondrer.

Quel enseignement en tirer ? D'abord, qu'un pays puissant est d'abord un pays qui a une industrie. Pour atteindre l'équilibre, il faut marcher sur ses deux jambes. Or le tertiaire sans le primaire et le secondaire, ça crée une bulle. En ce sens, le processus de gentrification des grandes métropoles fait que, contrairement à hier, la majorité de la population ne vit plus dans ces grands centres urbains, lesquels depuis trente ans, concentrent l'essentiel de la création d'emploi. D'où un mécanisme de recomposition sociale des territoires qui fait que la catégorie CSP+ au sens large impose son narratif médiatique et culturel.

Je parle de *soft power* parce que les grandes thématiques qui s'imposent aujourd'hui sont celles portées par les gens ordinaires depuis des décennies. Elles reposent sur quatre points-clés : réindustrialisation, territoires, insécurité, immigration.

Une armée de petits soldats, notamment de la recherche prétendument publique, a survivé le concept de métropolisation, avec cette idée que les individus qui n'adhéreraient pas à ce narratif devaient être jetés hors du cercle de la raison. A mes yeux, à l'inverse, ce que l'on appelle aujourd'hui le populisme est le mouvement de la raison. Face à celui de la déraison qui est celui où des gens pensent qu'on va faire du "ruissellement" à partir des métropoles, alors que le monde anglo-saxon a abandonné depuis longtemps ce concept fumeux... Pour se recentrer sur un

process de réindustrialisation, initié d'ailleurs aux Etats-Unis par Biden puis repris et amplifié par Trump.

J'ai ainsi repris dans mon dernier livre, *Métropolia et Périphéria* (Flammarion, février 2025), sous forme de fable, l'idée d'un grand schisme culturel. A savoir la déconnexion d'élites qui ont tourné le dos à leur Hinterland. Ce qui me frappe, c'est qu'en règle générale, pour survivre, quel que soit le temps et le lieu, les élites restent connectées à leur majorité ordinaire. C'est vrai pour la Chine comme pour l'Inde. Un pays cohérent est un pays où les élites politiques s'abreuvent à ce que j'appelle l'âme du peuple. Or, au moment de la crise des Gilets jaunes, chacun a pu constater que nos "élites", biberonnées au marketing territorial, étaient incapables de comprendre ce mouvement.

A contrario, regardons l'histoire de France. De Gaulle venait certes du milieu des élites, mais il humait l'âme du peuple français. Non pour dire forcément qu'ils étaient géniaux – souvenons-nous de sa formule "les Français sont des veaux"... – mais pour se connecter à ce que nous pourrions appeler le mystère des peuples. Si l'on use actuellement de ce langage avec les politiques, ou pis encore avec la technocratie, on s'aperçoit qu'ils ne comprennent pas de quoi l'on parle. C'est l'effet bulle. Bulle d'isolement et donc d'incompréhension. L'homogénéisation sociale et culturelle des grandes métropoles a joué ici à plein, au sein qui plus est d'une endogamie généralisée, qui ne peut déboucher que sur le nihilisme, posture qui m'est insupportable. Leur modèle économique est en train de s'effondrer mais ils n'imaginent pas une seconde que l'on puisse s'en sortir en se connectant d'abord à la demande majoritaire.

Vous évoquez à plusieurs reprises dans vos réflexions le *soft power* des classes populaires qui est, selon vous, en train de faire basculer le centre de gravité du monde de Métropolia vers Périphéria. En quoi consiste ce *soft power* ?

Ce que j'appelle le *soft power* est avant tout, la réaffirmation d'une majorité ordinaire. Ceux qui la portent viennent d'ailleurs que *Métropolia*. Ce constat, fait il y a une quinzaine d'années, explique en grande partie le surgissement de la crise que nous vivons aujourd'hui. On ne peut pas imaginer un modèle économique où l'emploi est concentré ailleurs que là où vit l'essentiel de la population. Et paradoxalement, ceux qui nous ont imposé ce modèle veulent à présent sanctionner ceux qui prennent leur voiture pour aller bosser...

Or la condition de l'emploi dispersé, c'est l'industrialisation, c'est l'agroalimentaire. Je parle donc de *soft power* parce que les grandes thématiques qui s'imposent aujourd'hui sont celles portées par les gens ordinaires depuis des décennies. Elles reposent sur quatre points-clés : réindustrialisation, territoires, insécurité, immigration. Ils savent ce qu'ils veulent et ne prêtent plus attention aux politiques, aux médias et aux "experts". Les catégories de gauche ou droite sont ici obsolètes. Les pouvoirs successifs ne veulent pas les voir, mais, malgré tout, ces questions reviennent sur le tapis. En ce sens, il faut bien comprendre que ce pays – je dirais même la civilisation – est porté par cette majorité ordinaire. Ce qui rend possible notre histoire Napoléon ou de Gaulle, c'est l'âme française et la multitude.

Autre paramètre à prendre en ligne de compte : toutes les politiques en direction des villes moyennes et plus généralement des petites villes – comme celles en faveur d'une réindustrialisation – ont émergé après 2018, donc après la crise des Gilets jaunes. Pour des questions de com', les politiques affichent ainsi des politiques publiques, mais sans y croire réellement. Pour preuve, l'absence de budgets sérieux : 15 milliards pour les petites villes alors que le seul Grand Paris bénéficie d'une manne de 50 milliards.

Dans mes activités de conseil auprès des élus locaux, je m'efforce de faire comprendre ces préoccupations de *Périphéria*. Mais souvent, la technocratie reste dans sa bulle et gère les affaires courantes, sans prendre la vraie mesure du clivage existant et se projeter sur le long terme. Or, si l'on poursuit dans cette voie, on n'échappera pas au moment populiste. Comprendons bien : il ne s'agit pas de réduire la dette pour réduire la dette, encore faut-il s'appuyer sur un grand projet. Vu sous cet angle, la dette ne peut réellement se réduire que par la création d'emplois et la réindustrialisation. On touche ici au "disque dur" de notre modèle économique-social. Car dès lors, il faut assumer l'affrontement économique, la question des barrières douanières, remettre en cause la toute-puissance du libre-échange, etc.

Ne nous leurrions pas. La classe politique française actuelle n'est pas prête à envisager la problématique dans sa globalité et à remettre en cause son modèle. Les quatre points que soulève *Périphéria* – culturel, social, économique, politique – doivent être traités conjointement, non séparément, et ce avec le souci du bien commun. Or, les classes supérieures dans leur ensemble sont des purs produits du néolibéralisme individualiste. C'est l'égotisme qui prime. Exit même la culture générale, pourtant indispensable. Seul compte désormais le quantitatif. A aucun moment, ces CSP+ ne peuvent imaginer que la France, ce sont d'abord des Français et une âme. A nous d'intégrer dès lors le paramètre transcendance dans le débat. Car n'en déplaise aux beaux esprits, il y a bel et bien une dimension sacrée dans le devenir de la France.

EXTRAITS

La puissance silencieuse de la Périphérie - I

"L'attachement au travail productif, au bien commun, à une société décente et aux territoires n'est pas une posture. Il signifie l'attachement aux valeurs humaines qui font la civilisation. C'est pourquoi le retour aux fondamentaux de *Périphéria* et à ses valeurs n'est pas un choix, mais une nécessité existentielle pour le pays." *Pour Christophe Guilluy, les fractures socio-territoriales reflètent aussi un affrontement des valeurs, notamment autour de la notion de bien commun, comme il l'expliquait dans un récent entretien à la revue Eléments, à l'occasion de la parution de son dernier ouvrage Métropolia et Périphéria (op.cit.).*

[Les extraits des p.3 et 4 sont ici publiés avec l'aimable autorisation de la revue Eléments].

"[...] Vous décrivez deux France irréconciliables. Comment expliquer l'inertie du pouvoir politique que vous jugez entièrement acquis à la France des métropoles ?

De *Métropolia* à *Périphéria*, les expériences humaines sont si différentes qu'elles ont débouché sur un schisme culturel et une rupture anthropologique entre deux modes de vie, voire deux planètes. Nos élites sont enfermées dans une bulle. Dans l'électorat Macron, les retraités et les classes supérieures ont un poids inédit dans l'histoire de France. Sans incriminer exclusivement Sarkozy, Hollande ou Macron, je rappelle la responsabilité de ceux qui les ont portés au pouvoir : la bourgeoisie versaillaise comme la petite bourgeoisie mélenchoniste ont voté pour un système qui considère, sans le dire, les gens ordinaires comme surnuméraires. Quand il n'est plus possible de l'ignorer, comme pendant les Gilets jaunes, le peuple est moqué et diabolisé à la manière du film *Dupont Lajoie*. Au sein de *Métropolia*, cette ostracisation est très forte à gauche, mais aussi à droite, dont certains électeurs étaient prêts à tirer à balles réelles sur les Gilets jaunes.

Une certaine sociologie marxiste brocarde le séparatisme des riches. En se coupant de la majorité de la France, Métropolia ne se condamne-t-elle pas à terme ?

Absolument. Aucune civilisation n'est durable quand les élites abandonnent la majorité ordinaire. En tournant le dos à ceux qui sont la sève de la société, le monde d'en haut se condamne socialement, économiquement et culturellement. Cet entêtement est d'autant plus stupide que le modèle néolibéral n'est plus viable. Il ne produit plus rien (la part de l'industrie dans le PIB s'est effondrée jusqu'à atteindre 10%, les exploitations agricoles disparaissent les unes après les autres...), ce qui pousse la France à emprunter 750 millions d'euros par jour sur les marchés financiers. À moyen terme, c'est intenable. Pendant ce temps, à New York, la capitale mondiale de *Métropolia*, le fonds de pension BlackRock gère la somme complètement folle de 12.000 milliards d'encours... Tous ces déséquilibres annoncent mécaniquement le retour à *Périphéria*, non seulement pour le bien de la majorité qui y vit, mais d'abord pour des raisons économiques. Le modèle du libre-échange illimité étant en bout de course, l'économie occidentale a besoin de reconstruire sa base industrielle, et c'est à *Périphéria* que cela se passera.

A vous lire, l'affrontement entre Métropolia et Périphéria est aussi une guerre des valeurs. Associant systématiquement la France périphérique à la common decency orwellienne, croyez-vous ses habitants plus vertueux que ceux des métropoles ?

Le monde de la majorité ordinaire, celle des petits ou moyens revenus, est mécaniquement plus attaché au bien commun. *Périphéria* n'a pas les moyens de l'individualisme ou de l'hyper consumérisme que l'on retrouve prioritairement à *Métropolia*, qui concentre l'essentiel des revenus supérieurs. L'attachement au travail productif, au bien commun, à une société décente et aux territoires n'est pas une posture. Il signifie l'attachement aux valeurs humaines qui font la civilisation. C'est pourquoi le retour aux fondamentaux de *Périphéria* et à ses valeurs n'est pas un choix, mais une nécessité existentielle pour le pays.

Cette question existentielle fait que la contestation de *Périphéria* ne s'arrêtera jamais : Bonnets rouges, Gilets jaunes, agriculteurs, vote populiste, aujourd'hui refus des zones à faible émission, ont contribué à visibiliser cette France majoritaire. D'ailleurs, la simple évocation du concept de *common decency* fait bondir le monde métropolitain du salon. Quiconque essaie de donner une représentation positive de la majorité ordinaire est rappelé par la patrouille. Jean-Claude Michéa en sait quelque chose. Autant de droite que de gauche, cette patrouille refuse ce que représente *Périphéria* : le monde des limites, du bien commun, des solidarités contraintes. Car *Périphéria* s'est construit sur un modèle de production (industrielle et agricole), mais aussi sur des valeurs communes. Or l'effondrement de ces deux piliers explique celui des sociétés occidentales.

Est-ce le message central que vous avez voulu transmettre dans votre fable Métropolia et Périphéria ?

Exactement. En laissant tomber les classes populaires et moyennes, nous n'abandonnons pas seulement des catégories, mais la société elle-même, et au-delà notre civilisation. *Métropolia et Périphéria* est la description précise du basculement culturel à l'œuvre dans l'ensemble des pays occidentaux, le choix entre la civilisation et la barbarie néolibérale. Par cette fable, j'ai voulu sonder l'âme des sociétés occidentales qui portent inexorablement la révolte." [...] "Dans tout l'Occident, je sens un mouvement de contestation parti du socle majoritaire au sein de la société, celui-là même qui subit la rupture anthropologique qu'engendre le néolibéralisme. Ce mouvement est porté par des gens qui ont fait un diagnostic de leur existence, de leur mode de vie, et expriment une demande. Leur boussole ordinaire se définit à partir de quatre points cardinaux qui permettent de se repérer dans la réalité ordinaire, de poursuivre la civilisation et de continuer à se guider dans la tempête néolibérale : *le travail* (qui conditionne le pouvoir d'achat) ; *la protection sociale*, la préservation de l'Etat providence, y compris aux États-Unis sous une autre forme (cf. les discours de Robert Kennedy Jr. ou de J.D. Vance contre la mainmise des multinationales pharmaceutiques sur la santé) ; *la sécurité* ; *la régulation des flux migratoires*. Dans ce schéma, le trumpisme n'est que le nom du basculement culturel et économique de *Métropolia* vers *Périphéria*."

("L'inévitabilité du peuple, jusqu'à quand ?" – Christophe Guilluy ou la revanche des invisibles, propos recueillis par Daoud Boughezala et Xavier Eman, Eléments n°214, juin-juillet 2025, extraits tirés des p.36 à 39 - <https://www.revue-elements.com/boutique/>)

EXTRAITS

La puissance silencieuse de la Périphérie - II

En 2017, Christophe Guilluy publie Le crépuscule de la France d'en haut (Flammarion). Il accorde alors un long entretien à la revue Éléments, dont nous publions ci-après quelques extraits.

"Vous n'êtes pas tendre avec l'Université. Comment vos travaux sont-ils perçus ?

Ils n'ont pas droit de cité. Il y aurait un Livre noir de l'Université à écrire, contre la poignée de mafieux qui la régent. Ces Messieurs, qui contestent le système, présentent tous un cursus très classique : Normale Sup', l'agrégation. C'est la rebellocratie estampillée par ledit système. Aujourd'hui, les pensées neuves émergent en dehors du champ universitaire. Dès lors, on est en droit de se demander à quoi cela sert de financer des professeurs et des chercheurs qui ne produisent plus rien d'original. Sauf erreur, c'est de l'argent public. Élisabeth Lévy et *Causeur* ont eu raison d'attaquer France Inter, mais l'argent public ne fait pas seulement vivre les journalistes de la Maison de la Radio, il irrigue la machine universitaire. Certes, cette machine ne constitue pas un bloc monolithique, mais la vérité oblige à dire qu'elle ne fait émerger que les parrains. Dans le domaine qui est le mien, celui de la démographie et du territoire, c'est archi-caricatural. Ma discipline est verrouillée par quelques personnages qui ne sont plus là que pour ostraciser. Je reçois désormais des courriels de doctorants qui m'assurent suivre mes travaux, mais m'expliquent qu'il leur est interdit de les citer. Voilà où nous en sommes. C'est le totalitarisme *soft* dans sa version universitaire. Dit autrement, le système est mafieux : il l'est en ce sens où il s'agit de tuer professionnellement parlant les pensées dissidentes."

"[...] Le tableau que vous dressez [des bobos] est féroce et n'épargne aucune de leurs stratégies sociales. La première d'entre elles étant d'asseoir leur domination sur des positions moralement irréprouchables..."

Les bobos forment la nouvelle bourgeoisie et rassemblent les populations intégrées ou connectées à l'économie-monde, travaillant hors sol, dans le tertiaire, les métiers intellectuels, les emplois qualifiés. En tant que classe émergente, ils ne possèdent pas le capital économique ou patrimonial de l'ancienne bourgeoisie, installée dans l'Ouest parisien. Ils ont donc investi les anciens quartiers populaires. Ce qui les distingue de l'ancienne bourgeoisie, c'est qu'ils sont généralement de gauche et ne se vivent pas comme classe dominante. Par angélisme ou par ruse, ils refusent d'assumer leur position de domination sociale. Il n'empêche : ils sont en phase avec l'image des grands patrons de la Silicon Valley, sans cravate, à l'apparence cool. Ils ont adopté de nouveaux codes qui brouillent les anciennes perceptions de classe. Il faut imaginer les Rougon-Macquart déguisés en hipsters prônant le modèle des "sociétés ouvertes". C'est un discours imparable. Comment s'opposer à des gens bienveillants qui prêchent l'"ouverture à l'autre" ? Cette "bienveillance" de principe et cette fausse ouverture interdisent par avance de se situer dans un conflit de classe. Pire : le rapport de classe se transforme immédiatement en rapport culturel. L'ouvrier disparaît ; ne demeure que le visible : les minorités visibles et l'ethnisation du social. Cette ouverture à l'autre, c'est à la fois un marqueur de supériorité morale et un signe extérieur de richesse.

Mais si les bobos ont pu longtemps nier leur position de classe, cette dernière est désormais trop visible. Ils sont en train de tomber le masque en affichant sans complexe un profond mépris de classe à destination des partisans de Trump ou du Brexit. Rappelez-vous les "pitoyables électeurs" de Trump brocardés par Hillary Clinton. Ces réactions renvoient les bobos à leur appartenance de classe. La diabolisation du Front national fonctionne pareillement comme un révélateur de classe. En diabolisant ainsi les électeurs du FN, il s'agit d'abord d'invalider le diagnostic qui les a conduits à choisir le populisme. Ce faisant, les bobos peuvent nier en bloc la logique néo-féodale à l'œuvre dans les grandes métropoles : la loi du marché adossée au prix de l'immobilier. Moyennant quoi, on assiste à la reconstitution des citadelles médiévales. Le renchérissement du foncier dit bien la constitution de murailles pour le temps long. Ne sont-ce pas les maires de Londres et Paris qui ont quasiment proclamé l'indépendance de leur ville suite au Brexit ? C'est le Moyen Âge en pire, la bonne conscience en sus."

"[...] Résumons : les bobos établissent leur domination sociale sur le déni de cette domination. N'est-ce pas là la ruse suprême ? Sun Tzu n'aurait pas manqué d'apprécier..."

Il n'entrait pas dans le dessein de cette nouvelle bourgeoisie de chasser le peuple des villes. Mais de fait il en a été chassé. Cette bourgeoisie *new school* a compris que le marché fait très bien le sale boulot à sa place, chose inavouable quand on appartient à la gauche avancée. On préfère parler de société ouverte. Or, la société ouverte, c'est une société de plus (en plus) enfermée, n'étant jamais que l'autre nom de (la) loi du marché. C'est une stratégie redoutablement efficace. Car cette bourgeoisie a pu se constituer un patrimoine immobilier disproportionné sans rencontrer la moindre contestation – citez-moi un mouvement social de grande ampleur. Tout cela grâce à cette stratégie de brouillage de classe, dont le mythe de la classe moyenne et l'immigration procèdent. L'immigration permet de substituer à la question sociale la question culturelle. Pour un bobo parisien, le "petit Blanc" est compliqué à appréhender parce qu'il le confronte à un rapport de classe. La question culturelle lui permet de confortablement refouler cette question sociale. Mieux : de camper sur une posture de contestation du système."

(Christophe Guilluy dit tout, propos recueillis par François Bousquet et Patrick Péhèle, Éléments n°165, avril-mai 2017, extraits tirés des p. 6 à 10 - <https://www.revue-elements.com/boutique/>)

EXTRAITS

Du soft power des classes populaires...

Quelques extraits choisis pour compléter l'approche de Christophe Guilluy sur le soft power des classes populaires...

La grande littérature et l'âme des peuples

"La grande littérature est celle qui s'inspire de l'âme des peuples. Prenons deux exemples en France et en Russie. Louis-Ferdinand Céline fait entrer dans son cabinet médical le petit peuple. Dostoïevski est grand parce qu'il s'inspire de l'âme de la paysannerie russe. Autre exemple parlant, le cinéma italien qu'a porté Dino Risi dans les années soixante-dix, lequel a très bien su évoquer l'âme italienne, dans sa grandeur comme dans sa médiocrité. Ce qui m'agace beaucoup dans certains milieux, c'est que l'on voudrait qu'il y ait d'un côté la culture et de l'autre le peuple. A l'inverse, je crois que les deux se nourrissent mutuellement pour donner naissance à un cercle vertueux." (Christophe Guilluy, entretien avec Bruno Racouchot, 20 octobre 2025)

C'est à Périphéria que se forgent les vecteurs de puissance

"De même, je crois qu'il faut en finir avec un certain nihilisme, et pour cela, se reconnecter avec le peuple. Certes, il y a des gens déstructurés, mais globalement, le bon sens perdure encore dans le tréfonds populaire. On permettra à l'âme des peuples de reflourir si l'on veut bien remettre à l'endroit le modèle économique, ce qui permet de sauver aussi dans le même temps le modèle social français dont on doit reconnaître qu'il fut exemplaire. La question de la puissance, en particulier, va se redéployer à partir de *Périphéria*. Regardez par exemple la renaissance d'une ville comme Bourges qui bénéficie de la relance des programmes d'armement (canons Caesar). De même, la bombe américaine ultra-moderne GBU-57 est fabriquée à Saint Charles dans le Missouri, ville de 60.000 habitants. Oui, c'est bien à *Périphéria* que se forgent les vecteurs de puissance, ce qui constitue indéniablement un symbole fort." (idem supra)

Processus de sédentarisation au sein des territoires

"Les endroits où l'on a perdu le plus d'emplois sont des endroits où il y avait de l'industrie. Croire qu'il suffit dès lors de donner des allocations pour que les gens consomment et soient heureux est faux. Le seul consumérisme ne constitue pas un projet de vie car cette "France profonde" entend produire et vivre de son travail. Quelle que soit la génération, les gens veulent vivre et travailler au pays. Ce leitmotiv des hippies de années soixante-dix reste plus que jamais à l'ordre du jour pour *Périphéria*. C'est un slogan rationnel d'autant que *Périphéria* n'a plus accès aux métropoles, lesquelles deviennent de fait de moins en moins attractives." (idem supra)

Le soft power des classes populaires – 1

"Confrontée à la désertion des bourgeoisies, à l'affaiblissement de l'Etat-providence, mais aussi aux tensions et paranoïas identitaires, les classes populaires résistent en cherchant à préserver l'essentiel, leur capital social et culturel. Sans pouvoir économique ni représentation politique, les catégories populaires exercent une pression sur un monde d'en-haut qui, sur la défensive, a entamé son repli géographique et intellectuel. La vague populiste qui traverse le monde occidental n'est que la partie visible d'un *soft power* des classes populaires qui contraindra le monde d'en-haut à rejoindre le mouvement réel de la société sinon à disparaître." (*No society*, par Christophe Guilluy, Champs/Flammarion, 2018, p.11)

Le soft power des classes populaires – 2

"La peur panique du monde d'en haut est le signe ultime d'un délabrement moral et de sa pensée. *Métropolia* a peur parce qu'elle est condamnée. Mais nous, nous, survivrons. Et avec nous, la civilisation et ses valeurs. Car j'insiste sur ce point : la civilisation est d'abord portée par la multitude comme le montre le basculement culturel et politique. Je ne crois absolument pas à l'effondrement/disparition de l'Occident. Le *soft power* des classes populaires est en train de faire basculer le centre de gravité du monde de *Métropolia* vers *Périphéria*. La bombe finale n'a de portée que métaphorique, le transfert s'opérera sans violence. Le monde multipolaire qui émerge est celui de *Périphéria*, celui de la civilisation, de la production et du mystère des valeurs humaines présentes dans la multitude. Le pragmatisme et la morale sont en nous. Ils ne meurent jamais." (*La France n'est pas un tableau Excel*, entretien avec Christophe Guilluy, propos recueillis par Bérénice Levet, *Causeur*, juin 2025 – Lire l'article complet : <https://urlr.me/HsbDM6>)

Les gens se sont autonomisés... ils n'attendent plus rien d'en haut

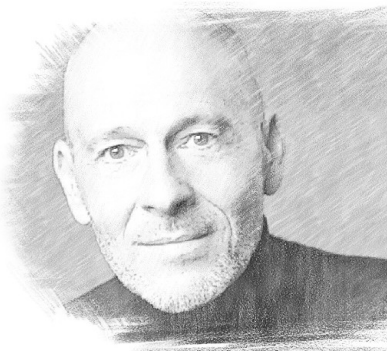
"La demande de la majorité ordinaire repose sur quatre points cardinaux - le travail, la préservation de l'État providence, la sécurité et la régulation des flux migratoires. [...] En laissant de côté le travail, la réindustrialisation, et la préservation de l'État-providence et des services publics, la droite se condamne à faire de la figuration. Ce que la droite comme la gauche ne comprennent pas, c'est qu'un politique est là pour répondre à la demande, pas pour guider le peuple. Les gens se sont autonomisés culturellement et politiquement. Ils n'attendent plus rien d'en haut. L'idéologie, de gauche comme de droite, c'est terminé. L'offre ne crée pas la demande, le politique doit écouter et s'adapter à la demande, pas l'inverse. " (*La bourgeoisie urbaine se sert de l'écologie pour protéger ses intérêts*, entretien avec Christophe Guilluy, *Marianne*, 3 juillet 2025 – Lire l'article complet : <https://urlr.me/BTCnFR>)

BIOGRAPHIE

Né en 1964 à Montreuil (Seine-Saint-Denis), Christophe Guilluy est géographe de formation – diplômé de géographie urbaine de l'université de Paris I-Sorbonne. Dès son mémoire de maîtrise de géographie urbaine (1987), "Comment une politique de rénovation peut aboutir à une déstructuration physique, sociale et sociologique d'un espace ?" qui porte sur le quartier de Ménilmontant, on sent poindre son intérêt pour la vie des quartiers populaires. Cet attrait le fait rapidement devenir un consultant prisé des collectivités territoriales, expérience qui nourrit sa fine connaissance du terrain. Depuis la fin des années 1990, il se consacre en effet à l'élaboration d'une nouvelle géographie sociale, abordant les problématiques économiques, politiques, sociales et culturelles de la France contemporaine par le prisme du territoire.

Il se fait connaître dès 2004 comme un essayiste fin et original, grâce à son *Atlas des nouvelles fractures sociales en France* (avec Christophe Noyé, Éditions Autrement) dont le sous-titre annonce l'orientation de son œuvre à venir : *Les classes moyennes oubliées et précarisées*. Suivent ensuite *Fractures françaises* (Bourin/Champs Flammarion 2010), *La France périphérique, comment on a sacrifié les classes populaires* (Flammarion, 2014), lesquels s'imposent comme des best-sellers qui, de fait, contribuent à renouveler en profondeur la géographie sociale.

Surtout, Christophe Guilluy se fait connaître en faisant émerger le concept de "France périphérique", zone qui s'étend des marges périurbaines les plus fragiles des grandes villes jusqu'aux espaces ruraux en passant par les petites villes et les villes moyennes.



Bien avant la crise des Gilets jaunes, Christophe Guilluy anticipe et cerne ce que ce phénomène implique dans l'ordre électoral, politique et surtout culturel : à savoir un divorce toujours plus marqué entre les métropoles mondialisées et ceux qui n'y vivent pas, soit environ 60% de la population.

S'enchainent alors des livres qui sont autant de succès éditoriaux : *Le crépuscule de la France d'en haut* (2014), *No society, la fin de la classe moyenne occidentale* (2018), *Le temps des gens ordinaires* (2020), *Les dépossédés, l'instinct de survie des gens ordinaires* (2022), sans oublier son dernier ouvrage, paru en février 2025 : *Métropoli et Périphérie : Un voyage extraordinaire*. Il s'agit là d'une fable politique en même temps que le plus personnel de ses livres, dans lequel Christophe Guilluy, mêlant satire et autobiographie, défend avec passion la notion d'intérêt général et s'interroge sur le moyen de retrouver l'universel dans une civilisation que le peuple a contribué à construire et d'où il se sent injustement évincé. Ce positionnement original et iconoclaste lui vaut - outre quelques ennemis jaloux de son succès - d'être invité sur de nombreux médias.

Les éléments biographiques présentés ici sont tirés de : <https://www.babelio.com/auteur/Christophe-Guilluy/203652> - Découverte de l'ensemble des livres de Christophe Guilluy : <https://url.me/Q679SU> - Voir aussi des citations intéressantes : <https://www.babelio.com/auteur/Christophe-Guilluy/203652/citations#!> - A noter que plusieurs ouvrages de Christophe Guilluy ont été traduits en langue anglaise, espagnole et portugaise (Brésil).

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Christophe Guilluy va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com